



de me rappeler le gigot saignant qui trouva une mort rapide à cet endroit ni de mentionner que je lus au puits de Rapetek le «Journal pour rire» et la «Neue Freie Presse». Deux kibitkas tiennent compagnie à celle de notre hôte. L'une est habitée par un malheureux médecin malade de la fièvre, par sa femme et un bébé de trois ans! Qu'ont-ils fait ces malheureux pour vivre ici? Cela me rappelle que j'ai vu des femmes russes avec des enfants au biberon faire, seules, le voyage d'Orenbourg à Tachkent: il y a 2000 kilomètres et 18 jours de voyage, jour et nuit! Les délices culinaires de Rapetek nous tentèrent du matin au soir du même jour. Au coucher du soleil j'enfourchais ma Michka, un bon cheval cabardien qui ne craint pas le plus haut barchane, et nous nous mîmes à la file de notre premier djiguite turcoman. A 10 heures en pleine nuit sans lune, avec un vent fort du N.-O., nous étions perdus dans les sables. Le vent a effacé toute trace de pas antérieurs, aucun indice de chemin ne rappelle la route au djiguite. A 60 verstes en arrière, la position serait critique, car la perte de la route, c'est-à-dire de la ligne qui relie deux points, est une condamnation à mort, à une mort sèche et certaine. D'ici, au besoin, nous poussons droit au travers des sables, vers l'Amou qui ne doit être qu'à une cinquantaine de kilomètres. Attendons que le djiguite ait exploré un cercle d'un kilom. de rayon! Ne bougeons plus! Il revient sans avoir trouvé. On allume à grands renforts de pans d'habits, une lanterne, promenée bientôt comme un énorme ver-luisant sur le sable. Tout-à-coup une voix lointaine se fait entendre: un des chameliers venant après nous, a suivi notre piste qu'il a reconnue être fausse. Connaissant le bon chemin, il nous y ramène et 2 heures après nous donnons devant une autre petite ouverture au milieu du chemin: le puits d'Ichâne-rabat. A 2 heures du matin nous sommes de nouveau perdus, cette fois dans les vallicules d'énormes barchanes où les chevaux enfoncent jusqu'au ventre dans le sable qui coule comme de l'eau. Un petit cheval de la bande nous retrouve le chemin par un instinct vraiment curieux. Ayant fait la route il y a longtemps, on le laisse avancer la bride sur le cou. Aucune trace de pas sur le sol, des méandres nombreux entre les barchanes: la courageuse bête va sans hésiter et nous ramène au bout d'une heure aux pas de nos devanciers.

A l'aurore nous voyons se dresser dans une dépression quelques tentes bariolées. Le puits s'appelle Karaoul-Korciou; la terre appartient au Bokhara; les tentes ont été dressées pour nous par ordre du beg de Tchardjouï. Ces braves Bokhares vont nous soigner. J'en ai bon souvenir. Le gros mirga qui nous reçoit, dormait. Son immense turban, blanc comme neige, est encore aplati. Peut-être dormait-il en turban en nous attendant, ce qui serait comme si nous dormions avec nos bottes. Il dit